

Québec français



L'influence d'un rêve

Numéro 42, mai 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/57154ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

(1981). L'influence d'un rêve. *Québec français*, (42), 52–54.

L'influence d'un rêve

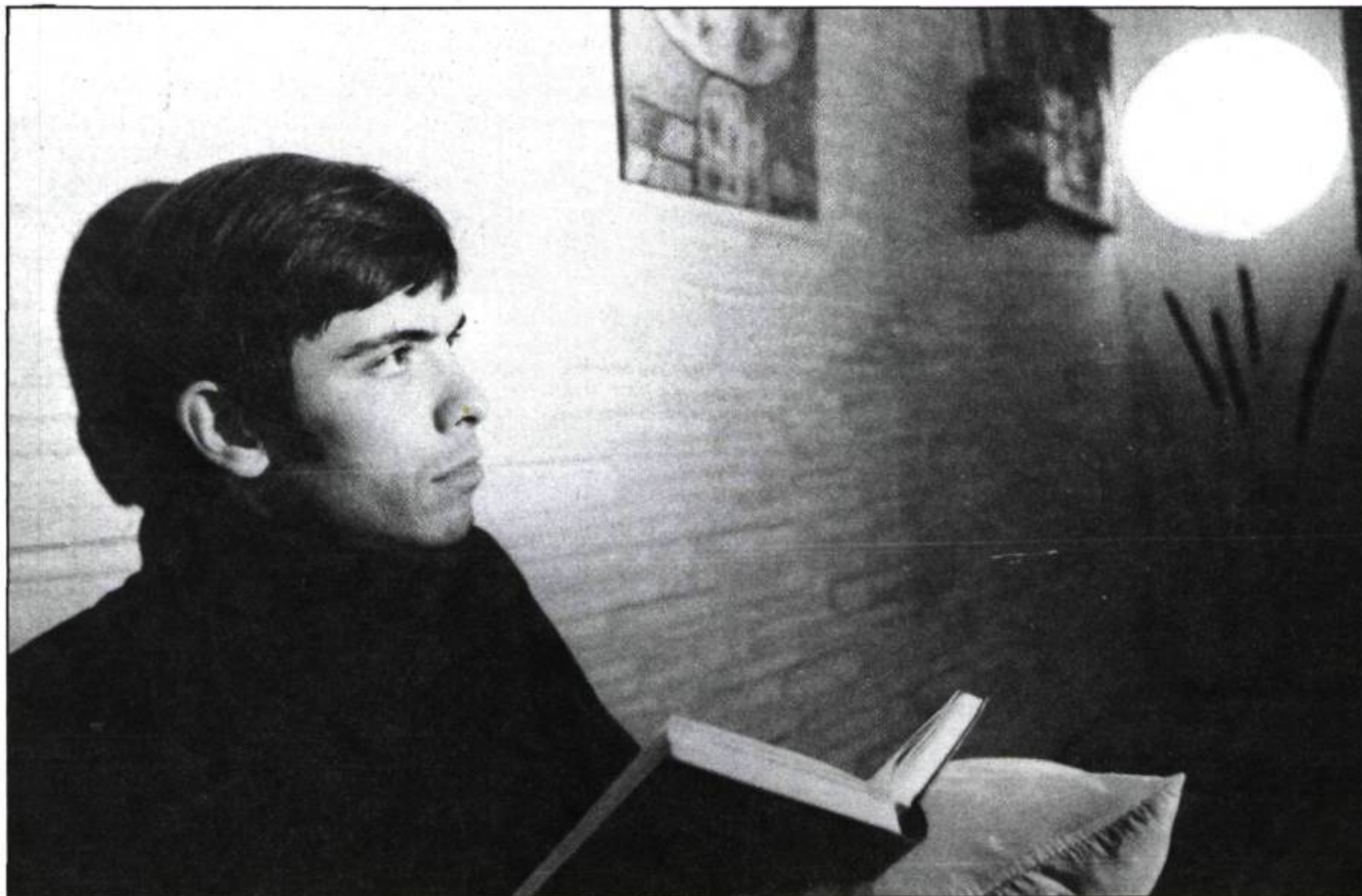
J'étais trempé et je m'agrippais à mon oreiller. Il aurait fallu que j'allume la lampe. C'était simple, pourtant: il suffisait d'allonger le bras. Quelque chose de malsain m'en empêchait — ou la curiosité, je ne sais trop. En tout cas, je demeurai recroquevillé, encore sous l'effet du rêve, mais m'efforçant de penser fortement à ce que j'avais au programme ce jour-là. C'était un lundi et j'avais rendez-vous dès la première heure avec mon supérieur immédiat. Cela me ramenait au cœur même de

mon rêve et je me détournai aussitôt de cette pensée, fuyant vers la campagne encore enneigée mais qui exhalerait bientôt cette senteur de terre détrempée qui vous monte à la tête et vous donne des envies de fugue. Mais les images de la nuit persistaient à brouiller ma rêverie bucolique.

Je me levai ou, pour être plus exact, je m'enfuis du lit, descendis préparer le café et ouvris la radio comme tous les matins, espérant que la routine me laverait de cette boue qui polluit mes

sens et m'engluait l'esprit. En déjeunant, j'écoutai aussi attentivement que possible les informations sportives entrecoupées des commentaires que faisait mon fils aîné; puis, après une toilette plus expéditive que d'habitude, je pris ma serviette et saluai ma femme qui me rappela que nous allions au cinéma ce soir-là.

Je démarrai en concentrant mon attention sur ce que je voyais devant moi, attitude d'ailleurs recommandable quand on se risque dans les rues de



Montréal aux heures de pointe. J'aurais volontiers fait monter un auto-stoppeur, une auto-stoppeuse de préférence, mais aucun ne se trouvait sur ma route. Je baignais dans l'ambiance de cette nuit, une ambiance de honte que même *Ta Kitty t'a quitté* de Bobby Lapointe ne parvenait pas à dissiper. J'avais l'impression de ne pas rouler vraiment dans l'une des artères principales de la ville, mais d'être emporté par le courant et ramené dans les ténèbres, bien que je m'accrochasse comme à une bouée au bavardage insignifiant de l'animateur qui céda bientôt la parole à une chanteuse populaire dont j'oublie toujours le nom et qui se plaignait, d'une voix venant du ventre, d'avoir été abandonnée par l'homme de sa vie ; et, chose curieuse, au lieu de simplement m'ennuyer, ses paroles me mettaient mal à l'aise, comme si elles avaient trahi mon propre secret.

Les feux de la circulation m'ayant été favorables, je mis moins de vingt minutes à me rendre jusqu'au parking de l'édifice où se trouvent nos bureaux. La promiscuité de l'ascenseur me tirerait du marasme où je m'enlisais depuis mon réveil : il y en a toujours un qui blague, un autre qui lui donne la réplique, et, drôle ou pas, vous avez un sourire de complicité, sinon de pure complaisance. Ou bien c'est une jeune femme qui s'épanouit dans une toilette printanière et que vous regardez à la dérobée. Immanquablement, quelqu'un ou quelque chose vous arrache à l'amère rumination de votre misère intime. C'est peut-être ce qui explique que vous teniez tant à votre travail.

Mais ce matin-là, rien à faire, je n'entendais rien, et il n'y avait pas de beauté à lorgner ou, s'il y en avait, cela m'échappait. Au septième, je sortis avec la sensation d'être rendu moins à moi-même qu'à ce malaise auquel se mêlait autre chose, de la rage, je crois bien, quelque chose entre la colère aveugle et la frustration sourde. Je fis un détour

pour me rendre à mon bureau. L'étage était encore désert, j'avais près de vingt minutes d'avance que je passai à revoir les dossiers dont nous avions à discuter, mon patron et moi. L'angoisse me serrait la poitrine et je devais faire un effort pour respirer. Le moment venu, je me dirigeai d'un pas pressé vers le bureau du patron en espérant que sa secrétaire ne serait pas encore à son poste.

Comme j'allais passer devant les toilettes, la porte s'ouvrit et je la vis, toujours souriante, exhalant le même parfum indéfinissable. Elle me salua sans ouvrir la bouche, d'un regard chargé de sous-entendus, comme si vraiment rien de ce qui s'était passé cette nuit ne lui avait échappé, et elle m'accompagna jusqu'au bureau du patron sans cesser un seul instant de se frôler contre moi. Le patron étant occupé au téléphone, elle me fit signe de m'asseoir devant la table de teck où se trouvait en permanence un plateau de pommes si éclatantes qu'on aurait pu les croire fausses. Le visage brûlant de colère et de confusion, je me demandai comment elle avait pu, et avec quelle audace perverse, se frotter comme une chatte à moi qu'elle avait pourtant si impitoyablement remis à sa place, il y avait quelques heures à peine, après m'avoir toisé avec son sourire engageant, sa chevelure de lionne et son air de me prêter une inavouable arrière-pensée, tandis que je lui prenais la taille le plus naturellement du monde, poussé par une sorte de nécessité qui demeura obscure pour moi, une fois éveillé. Mais cette séquence — mes mains autour de sa taille et son sourire — ne dura que le temps d'une fulgurante émotion sensuelle, car son sourire aussitôt se figea et elle me demanda ce qui me prenait. Seulement ça, sans un geste, sans un mouvement de recul, preuve que ce n'était pas la peur qui lui inspirait cette brusque sévérité : « Qu'est-ce qui te prend ? »

Je me rappelai, avec la même bouffée de honte au visage, avoir vivement retiré mes mains et baissé la tête. Elle avait poussé la porte des toilettes et je restais là, morfondu et outragé. C'était la fin de la journée, j'imagine, parce que d'autres filles se rendaient aux toilettes avec leur sac à main pour se refaire une beauté avant de se précipiter dans l'ascenseur, puis la rue où persistaient encore des plaques de glace que le soleil et les pluies d'avril achevaient de ronger. Pourquoi rester là au risque d'être dénoncé sinon parce que la nuit il en est ainsi, on a l'âme à nu et on n'y peut rien, on n'est plus son propre maître mais le triste fantôme d'une puissance occulte. Qu'est-ce que j'espérais en m'exposant ainsi ? Simplement qu'elle me sourit à

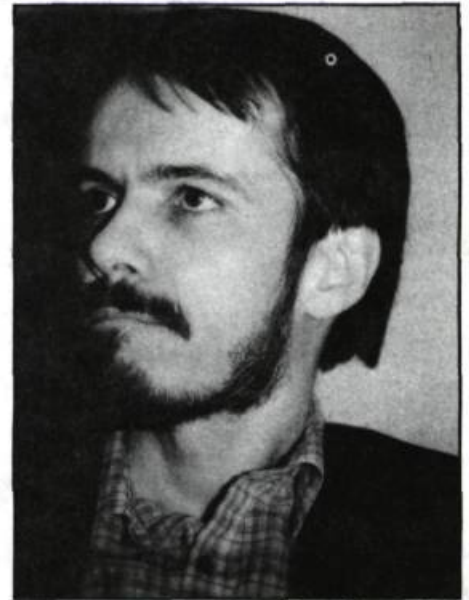
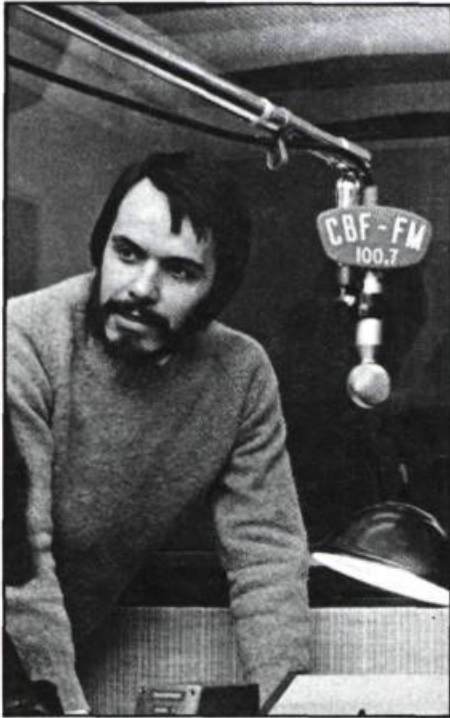


photo Roger Chamberland

nouveau et que je me sente pardonné. Dès qu'elle était sortie, accompagnée de deux camarades, je m'étais approché pour m'excuser de mon inconduite avec des sanglots dans la voix, mais elle m'avait redemandé ce qui m'avait pris d'une voix si forte que les deux autres nous avaient regardés d'un air intrigué. Privé de voix, je m'étais éclipsé, j'avais pris la fuite, le cœur empoisonné par la honte, et je m'étais réveillé en larmes, impuissant à conjurer ce sortilège. Il me semblait encore qu'elle avait vraiment fait irruption dans l'innocence de mon sommeil, sinon comment expliquer qu'elle se fût risquée à me troubler, quelques minutes plus tôt, en se frottant contre moi jusqu'au bureau du patron ?

Je me retournai et je la vis assise derrière sa machine à écrire, immobile et triomphante comme une souveraine absolue, l'air de me dire avec son ironie habituelle : « Je t'ai eu, comme personne ne t'a jamais eu. » Je détournai les yeux, sûr qu'elle avait tout deviné, depuis la première minute de mon rêve jusqu'à cet instant précis où je lui avouais ma défaite. Le patron venait de raccrocher et il s'excusait de m'avoir fait attendre. J'étais soulagé de revenir enfin à l'insignifiante et rassurante banalité des projets dont la réalisation, nous le savions sans en convenir, serait fatalement en deçà de ce que nous en attendions. Elle pouvait tramer ce qu'elle voulait derrière sa machine à écrire, et même faire effraction dans mon vulnérable for intérieur, je m'en tirerais plus ou moins indemne grâce à cette banalité du quotidien qui nous est d'un si grand secours et à laquelle nous aurions bien tort de ne pas en appeler en cas de besoin.



BIOGRAPHIE

André Major est né à Montréal le 22 avril 1942, d'un père métis, originaire de Saint-Calixte-de-Kilkenny, et d'une mère d'ascendance écossaise. Il entreprend des études classiques au Collège de Montréal et à celui des Eudistes qu'il doit quitter pour avoir publié et distribué *Liberté étudiante*, journal clandestin, indépendantiste et socialiste. Vers 1960, il exerce divers métiers avant de publier deux recueils de poésie. Il tâte du journalisme et collabore à *Points de vue* (1961), au *Petit Journal* (1962-1966), à *la Presse* (1963), à *Vie étudiante* et à *la Crue* (1964), à *Liberté*, à *Parti pris*, dont il est un des membres fondateurs (1963), à *l'Action nationale*, au *Devoir*, à *Dimanche-matin*, à *Québec presse* et, plus tard, à *la Presse*, comme collaborateur spécial (lettres étrangères — ce qui, dit-il, élargit les horizons). Un des rares écrivains québécois à avoir pratiqué tous les genres littéraires, il s'est même exercé au cinéma en 1967 avec *Doux-Sauvage*, présenté à Radio-Canada. Il fait un voyage d'études à Toulouse en 1970 où il rédige *l'Épouvantail*, premier volet de la célèbre série *Histoires de déserteurs*. Membre fondateur de l'Union des écrivains québécois, il est réalisateur d'émissions littéraires à Radio-Canada, depuis 1973. En 1977, son roman *les Rescapés* lui a valu le Prix du Gouverneur général.

Aurélien BOIVIN

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres

- Le Froid se meurt*. Poèmes. [Préface de Gilles Leclerc], Montréal, les Éditions Atys, [1961], [n. p.].
- Holocauste à deux voix*. Poèmes, Montréal, les Éditions Atys, [1961], 51 p.
- Nouvelles*, Montréal, Cahiers de l'AGEUM, 1963, 140 p. [En collaboration avec Jacques Brault et André Brochu.]
- «Poésie?», dans les *Écrits du Canada français*, Montréal, vol. 18, 1964, p. 87-118.
- Le Cabochon*. Roman pour adolescents, [Montréal], Éditions Parti pris, [1964], 195 p.; [1967]; [1970]; [1980], 150 p. [Parut d'abord en partie dans *Vie étudiante*, septembre 1964.]
- La Chair de poule*. Nouvelles, [Montréal], Éditions Parti pris, [1965], 185 p.
- «Mémoires d'un jeune canoqué», dans *l'Action nationale*, vol. LV (octobre 1965 - mai-juin 1966).
- Félix-Antoine Savard, Montréal et Paris, Fides, [1968], 190 p. (Écrivains canadiens d'aujourd'hui).
- Le Vent du diable*. Roman, Montréal, Éditions du Jour, [1968], 143 p.
- Poèmes pour durer*, Montréal, Éditions du Songe, [1969], 91 p.
- Le Désir suivi de le Perdant*. (Pièces radiophoniques). [Préface de François Ricard], [Montréal], Leméac, [1973], 70 p.
- Une soirée en octobre*. [Présentation de Martial Dassyva], [Montréal], Leméac, [1975], 97 p.
- Histoires de déserteurs*:
- L'Épouvantail*. Roman, Montréal, Éditions du Jour, [1974], 228 p.; 2^e édition, [Stanké, 1980], 241 p. (Québec 10/10). [Traduit sous le titre *The Scarecrows of St. Emmanuel*, Toronto, McClelland and Stewart, 1977.]
- L'Épidémie*. Roman, Montréal, Éditions du Jour, [1975], 218 p.; 2^e édition, [Stanké, 1980], 227 p. (Québec 10/10).
- Les Rescapés*. Roman, [Montréal], [1976], 146 p.; 2^e édition, [Stanké, 1981]. (Québec 10/10).

Études

- BROCHU, André, «André Major. *l'Épouvantail*», dans *Livres et Auteurs québécois*, 1974, p. 23-26.

- ÉTHIER-BLAIS, Jean, «la Rentrée d'André Major: un ouvrage remarquable», dans *le Devoir*, 23 février 1974, p. 16.
- GAUVIN, Lise, «les Romans de Parti pris ou le Difficile Accès à la parole», dans *Voix et Images du pays*, vol. VIII, 1973, p. 91-110.
- , «Parti pris» littéraire, Montréal, les Presses de l'Université de Montréal, 1975, 217 p. (Lignes québécoises).
- HAMEL, Réginald, John HARE et Paul WYCZYNSKI, *Dictionnaire pratique des auteurs québécois*, Montréal, Fides, [1976], p. 472-474.
- MAJOR, Robert, *Parti pris: idéologies et littérature*, Montréal, Hurtubise HMH, [1979], 341 p. (Cahiers du Québec).
- MARTEL, Réginald, «Écrire pour exister. Une interview», dans *la Presse*, 14 juin 1975, p. D-3.
- , «l'Indispensable André Major», dans *la Presse*, 8 mai 1976, p. D-3.
- PELLETIER, Jacques, «Aller au bout de soi-même. Entretien avec André Major», dans *le Carabin*, octobre 1964, p. 6-7.
- , «André Major, écrivain et Québécois», dans *Voix et Images*, vol. III, 1970, p. 27-62.
- , «Où va André Major? Remarques sur ses productions récentes», dans *Liberté*, janvier-février 1977, p. 58-67.
- , «la Littérature est aussi un enjeu», dans *Liberté*, mai-juin 1977, p. 103-110.
- PLANTE, Raymond, «Entretien avec André Major», dans *Voix et Images du pays*, vol. VIII, 1974, p. 217-227.
- POULIN, Gabrielle, «le Pays des commencements», dans *Romans du pays, 1968-1979*, Montréal, les Éditions Bellarmin, 1980, p. 55-87.
- RICARD, François, «Un rassurant *Épouvantail*: André Major et l'art du roman», dans *le Jour*, 2 mars 1974, p. 18.
- , «André Major ne va pas, il écrit. Remarques sur les remarques de Jacques Pelletier», dans *Liberté*, janvier-février 1977, p. 67-74.
- , «Prix du Gouverneur général. André Major: le roman de la dissémination», dans *le Devoir*, 30 avril 1977, p. 15.
- , «Ultime Réponse à Jacques Pelletier», dans *Liberté*, juillet-octobre 1977, p. 352-361.
- VADEBONCŒUR, Pierre, *les Deux Royaumes*. Essais, [Montréal], l'Hexagone, [1978], 239 p. [v. p. 59-81].
- VALLIÈRES, Pierre, «Voyager entre la peur et l'amour, entre l'ennui et la mort... Pour où aller?», dans *le Jour*, 5 juillet 1975, p. 11.